

Filmexpo 1973

Alain Desvergnes

Number 75, January 1974

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51414ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Desvergnes, A. (1974). Filmexpo 1973. *Séquences*, (75), 20–22.

filmexpo

Ottawa, octobre 1973

Alain Desvergnès

Les meilleurs reporters photographiques, qui chaque jour traquent l'événement, ont compris intuitivement que leur rôle ne consiste pas à interpréter les nouvelles mais à nous faire sentir ce dont ils ont été témoins. C'est un peu ce rôle de "journal cinématographique" que peut jouer un festival de cinéma comme "filmexpo", présenté à Ottawa du 15 au 27 octobre dernier, par l'Institut canadien du film, au Centre National des Arts.

Le monde est là avec ses naïvetés, ses silences, ses pudeurs, ses bouffonneries, ses gagnants et ses perdants, pendant treize jours de suite, à travers cinq projections journalières, de midi à minuit.

La journée commençait par une rétrospective de vingt années de télévision canadienne. Puis venait une fresque de 24 films produits par la Paramount de 1913 à 1970. En fin d'après-midi, un festival international prenait la relève et rassemblait 17 films de 14 pays différents, accompagné par un festival canadien permettant de visionner les derniers longs métrages québécois et canadiens anglais sortis en 1973. Dans le hall d'entrée enfin, un choix de 35 affiches de cinéma, venues de tous les horizons, complétait ce kaléidoscope visuel, par une variété graphique tout à fait en harmonie avec ce que l'écran du Centre promettait au visiteur.



Klondike Annie, de Raoul Walsh

UN FESTIVAL, POUR QUOI FAIRE ?

De *La Nuit américaine* (1973) de François Truffaut, aux *Docks of New York* (1928) de Joseph Von Sternberg, en passant par *Peter Ibbetson* (1935) de Henry Hathaway, nous avons eu deux semaines de course-poursuite entre le réel et le virtuel, entre un monde qui est ce qu'il est à travers les décennies et les mentalités et ce à quoi sa projection ressemble, sur les murs de la caverne. C'est ce qui fait l'intérêt d'un organisme comme l'Institut Canadien du Film qui a réussi — jusqu'ici — ce rôle ingrat de cinémathèque besogneuse et passionnante, de musée vivant de ce qui se passe sur les écrans en soixante-dix-huit ans de l'histoire de cet art.

D'autre part, le spectateur moyen, qui va au cinéma deux fois par mois ou qui se contente des films vus à la télévision, se trouve un peu dans la position du monsieur qui verrait de temps en temps, dans les livres, des reproductions de Rembrandt ou de Borduas. Il lui manque la séquence, la suite d'oeuvres, l'immersion et l'intensité de vant une rétrospective de l'un ou de l'autre ou des deux à la fois. Il lui manque cette dimension qu'est "l'univers cinématographique" dans lequel on n'entre que progressivement et où tout devient échange et dialogue d'un film à l'autre.



Les Corps Célestes, de Gilles Carle

C'est ainsi que le rappel et la concentration, en si peu de jours, de films vus en diptyque ou en triptyque, permettent une lecture autrement profitable et excitante de ce médium ainsi étalé hors du temps.

On peut voir alors se dessiner des relations inconnues et insoupçonnées entre les oeuvres et les périodes, donnant ainsi à chacune d'elles une plus grande résonance et une plus juste perspective. Chemin faisant, cela désamorce aussi peut-être ce chancre de la critique du dimanche, émotionnelle et pseudo littéraire qui, ignorant son rôle, se cantonne dans le jugement lapidaire du type "j'aime-j'aime pas", après avoir raconté tant bien que mal l'histoire, quand il y en a une.

DESTINATION — ROSEBUD

Fort curieusement le festival commençait avec le dernier film de François Truffaut, *La Nuit américaine*, où un metteur en scène joue au metteur en scène occupé à jouer à mettre des scènes autour d'un rêve d'enfance, tout en faisant, en chemin et canne à la main, un bilan de sa carrière de cinéaste. "Diriger un film, c'est un peu, dit-il, comme faire une randonnée en diligence dans

l'Ouest. D'abord on pense faire un bon voyage et puis on espère tout simplement arriver à destination."

C'est peut-être cette notion de rêve d'enfance comme point de destination qui venait d'abord à l'esprit pendant ce festival. Le petit enfant Truffaut, c'était le rappel du "rosebud" fameux dans le *Citizen Kane* d'Orson Welles (1941), mais le visionnement du splendide *Peter Ibbetson* (1935) d'Henry Hathaway nous en a montré la source consciente ou inconsciente avec ce petit chariot symbole et point de départ d'une histoire d'amour surréaliste d'une étonnante beauté.

Rêve d'enfance, rêve et réalité encore que ce film de William Wellman, *Wings*, où, en 1927, Gary Cooper, l'espace d'un instant, apparaît en archange de l'aviation naissante et qui renferme en un cocon tous les ingrédients nécessaires pour quarante ans de "show bizz" américain à venir. Rêve et réalité avec *The Rainmaker* (1956) de Joseph Anthony, où l'Amérique d'Eisenhower s'interroge sur les pièges et les misères de la foi et de l'efficacité, reprenant, semble-t-il, à son compte l'interrogation de Charles Péguy : Prier est-il ou n'est-il pas travailler ? Ce à quoi Martin Ritt, répond avec *Hud*, en 1963, que lorsque les vaches ont la fièvre aphteuse, on les abat aussi (comme les chevaux).

Réalité vue comme dans un rêve, avec cette reconstruction d'un passé historique à partir de bandes d'actualités exclusivement, retrouvées et doublées après coup, où l'on nous montre, comme dans un roman de Nathalie Sarraute, les imperceptibles mouvements ou "glissements" d'un homme normal, bon ami et bon père de famille, par un bel après-midi bavarois et qui s'appelait Adolf Hitler (*Swastika* de Philippe Mora, 1973).

LE CANADA COMME L'ÉCOSSE

Le festival canadien, lui, groupait les derniers films du Québec, de l'Ontario, de la Colombie-Britannique et de l'Alberta. On pouvait en retirer une comparaison savoureuse et peut-être une illustration.

A quelques heures d'intervalle, nous avons pu voir, en effet, *Klondike Annie* (1936) de Raoul Walsh et *Les Corps célestes* (1973) de Gilles Carle. Deux histoires parallèles de villes minières, de grand Nord, de maisons closes et de missionnaires, de part et d'autre du continent. Même goût bunuélien chez les deux réalisateurs pour le refus de toute psychologie traditionnelle, mais devant la fluidité des soixante minutes du film de Walsh, qui en était alors à son cinquante-quatrième film, on en venait à vouloir attendre Gilles Carle au même tournant. Il n'en est qu'à son sixième film et Micheline Lanctôt n'est pas encore Mae West, ni Donald Pilon Victor McLaglen!

Ce mini-festival canadien permettait, d'autre part, de faire le point sur l'actuelle vocation du cinéma au pays. Il nous a semblé y avoir une certaine inclination générale vers une expression de l'amitié à un moment de transhumance difficile. A travers les rives glacées du St-Laurent, dans *Tendresse ordinaire*, Jacques Leduc nous montre, sur un son de violoneux et un gâteau d'anniversaire "québécois", les lenteurs de l'écoulement de la vie entre les coureurs de train et les ménagères qui attendent l'aube. Dans les paysages lunaires et désolés des mines de Sudbury, on abandonne cette autre tireuse d'épines remarquablement jouée par Bonnie Bedelia (*Between*

Friends, 1973, Don Shebib) avec en rêve et fond de teint, le surf californien victorieux de la lame de fond, ce qui prouve qu'à Toronto aussi on se sent loin du soleil.

Le mot de la fin sur le sens ou la direction de ce cinéma d'aujourd'hui, donnons le à Allan King venu recevoir — après Claude Jutra, l'an dernier — le prix de Filmexpo, et présenter son dernier film *Come on Children*.

De ce cinéma direct sur un groupe de jeunes filmés en circuit fermé dans une ferme pendant un mois, il a dit : "C'est l'âge de l'incertitude et je voulais essayer de savoir comment ça se passe quand on est déplacé dans notre société".

Cela n'est pas sans rappeler en écho les théories récentes de Hugh MacLennan dressant un parallélisme intéressant entre le destin du Canada vis-à-vis des Etats-Unis, par rapport à celui de l'Ecosse vis-à-vis de l'Angleterre, sur le chapitre du loyalisme et de ses conséquences.

Le cinéma se tient particulièrement bien dans cette zone d'ombre des civilisations et de l'aventure humaine, là où les disciplines séparées — histoire, psychologie, sociologie, économie — piétinent, peut-être parce qu'il leur manque cette vie que le cinéma depuis Louis Lumière aime tellement dérouler dans son rythme perpétuel de manège qui ne s'arrête jamais.

L'AVANT-SCENE

Tarifs Canada — U.S.A. — 1974

COUPLE : théâtre et cinéma (34 numéros)	\$37.60
Théâtre (25 numéros)	\$27.00
Cinéma (11 numéros)	\$15.00
Diptyque (11 numéros A.-S. et 5 numéros de l'Anthologie plus 5 posters)	\$23.15
Abonnement 33 tours (4 disques)	\$26.00

Abonnements et renseignements :

L'AVANT-SCENE

4635, de Lorimier,

Montréal, Qué. — H2H 2B4